

DANTE PROPHÈTE DU SAINT EMPIRE

(extraits)

par Bruno Pinchard

Un carrefour légendaire

Dès qu'il s'agit de Dante, on jette au milieu du débat les appellations sommaires de « guelfe » et de « gibelin ». Non seulement la réalité historique est plus compliquée, mais la réalité symbolique encore plus. C'est à éclairer le culte impérial de Dante que nous voudrions consacrer ces pages, en montrant comment il émerge simultanément sur tous les continents de son savoir, et comment il requiert sa vocation prophétique dans les domaines amoureux, spéculatifs, cosmologiques et linguistiques. Mais au juste, l'Empire dantesque a-t-il quelque signification politique ? La question est loin d'être simple, et il faudrait tailler la politique à la mesure de Dante (et de Virgile), plutôt que le contraire, pour être sûr de pouvoir entendre quelque chose à l'idée de la communauté qui s'est forgée en plein moyen âge, à égale distance d'Auguste et d'Averroès. Depuis les travaux de Kantorowicz, on sait qu'elle ne peut que préoccuper tous ceux qui sont soucieux de définir les ressorts profonds du destin occidental.

Pour tenter d'en mesurer l'effet, il convient de reconstituer l'économie symbolique à travers laquelle l'idée du Saint Empire peut apparaître comme l'accomplissement absolu de l'histoire humaine. Cet enchaînement ne va pas de soi, tant il peut véhiculer d'ambiguïtés mythologiques, politiques, historiques. Il est donc plus que nécessaire de montrer que c'est au cœur d'une méditation parfaitement libre et entièrement métaphysique que Dante est parvenu à rassembler la prodigieuse variété de son expérience profane et sacrée en la toute puissance d'un mot qu'il ne prononçait d'ailleurs jamais sans le préciser en ces termes : « La Monarchie temporelle, qu'on appelle, dans une langue plus commune, l'Empire » 1.

On aurait tort de considérer le *De vulgari eloquentia* de Dante, son traité de la langue italienne, comme un simple exercice de rhétorique qui n'intéresserait que les historiens de la grammaire. Dans cet ouvrage inachevé, et difficile à dater, Dante pose les bases d'une transformation des dialectes italiens pour qu'ils constituent enfin une grande langue de culture et de transmission qui puisse prendre le relais du latin, désormais condamné dans la nouvelle politique planétaire du monde moderne.

C'est dans ce contexte d'une véritable translation des empires que Dante associe, au cours d'un même récit, l'histoire des constructeurs de la tour de Babel et l'idée d'une langue qui doit se mettre au service d'un Empire qui embrasserait l'humanité entière. Parole perdue, Art des constructeurs et histoire humaine se retrouvent ainsi liés dans une fulgurante synthèse qu'il faudrait examiner mot à mot :

« O sine mensura clementia celestis imperii! [...] Si quidem pene totum humanum genus ad opus iniquitatis coierat : pars imperabant, pars architectabantur, pars muros moliebantur, pars amussibus regulabant, pars trullis linebant, pars scindere rupes, pars mari, pars terra vehere intendebant partesque diverse diversis aliis operibus indulgebant; cum celitus tanta confusione percussi sunt, ut qui omnes una eademque loquela deserviebant ad opus, ab opere, multis diversificati loquelis desinerent et numquam ad idem commercium convenirent. Solis etenim in uno convenientibus actu eadem loquela remansit : puta cunctis architectoribus una; cunctis saxa volventibus una, cunctis ea parantibus una, et sic de singulis operantibus accidit. Quot quot autem exercitii varietates tendebant ad opus, tot tot ydiomatibus tunc genus humanum disiungitur; et quanto excellentius exercebant, tanto rudius nunc barbariusque loquuntur. Quibus autem sacratum ydioma remansit nec aderant nec exercitium commendabant, sed graviter detestantes, stoliditatem operantium deridebant. Sed hec minima pars quantum ad numerum fuit de semine Sem [...] : de qua quidem ortus est populus Israel, qui antiquissima locutione sunt usi usque ad suam dispersionem. » 2

On ne connaît aucune source à cette amplification singulière du récit de la Bible. Au texte biblique en effet, Dante ajoute une véritable genèse des argots de métiers et explique par là les voies, à chaque fois spécifiques, des traditions corporatives. Il peut montrer alors la supériorité de l'hébreu sur toutes les langues profanes, tout en soulignant que par définition elle ne saurait être une langue opérative. La tâche future ne peut être dans ces conditions que la réconciliation de la forma locutionis,³ donnée par Dieu aux hommes, avec le vocabulaire des métiers, et ceci au cœur des fonctions opératives de l'humanité. Or, la suite du traité enseignera que cette langue future, qui transforme la malédiction de Babel en la possibilité d'une nouvelle sacralité, à la fois opérative et spéculative, de la parole humaine,

sera un Vulgaire « illustre, cardinal et aulique », pensé par Dante comme la mesure absolue de toutes les créations linguistiques des hommes. Où parle-t-on cette langue qui rémunère la fatalité des argots de métiers en reconstituant la communauté linguistique perdue depuis Babel ? Dans la cour, répond le poète, de l'Empire universel qui seul édicte, dans le temps, les lois éternelles de l'Empire céleste. Où est cet empire demandera-t-on ? Mais ce n'est pas une objection recevable :

« Nam licet curia, secundum quod unica accipitur, ut curia regis Alamannie, in Ytalia non sit, membra tamen eius non desunt; et sicut membra illius uno Principe uniuntur, sic membra huius gratioso lumine rationis unita sunt. Quare falsum esset dicere curia carere Ytalos, quanquam Principe careamus, quoniam curiam habemus, licet corporaliter sit dispersa. »⁴

Dispersion matérielle et unité spirituelle : malgré le modèle germanique, l'Empire italique et romain, où règnera la langue retrouvée, montre d'abord sa nature de communauté idéale unie par un lien spirituel. Elle n'est en son fond que l'attestation pure de la lumière de la raison qui illumine chaque homme et rassemble l'élite des sociétés humaines. Cette lumière n'œuvre d'ailleurs pas seulement dans l'ordre linguistique, où les mérites éclatants du poète de la Divina Commedia auraient tendance à l'enfermer. Elle est présente encore dans l'ordre du désir et de l'amour, avec la figure de Béatrice, telle qu'elle apparaît dans la Vita nuova, dans l'ordre de la pure intelligence et de la philosophie, avec la figure d'une certaine Donna gentile, Noble Dame initiatrice qui règne sur le Convivio, dans l'ordre cosmologique, avec la nouvelle histoire de la terre et de la mer défendue dans la Quaestio terrae et aquae, et enfin dans l'ordre politique, avec la figure de l'empire développée par la Monarchia. Mais nous venons de le voir, la Monarchie n'est pas un moment parmi d'autres de cette restauration de l'homme primordial : c'est le site final, la pure mesure architectonique qui gouverne toutes les autres. La latence de l'empire

Il s'agit maintenant de passer de la détresse des corps de métiers séparés par la malédiction de Babel à l'unité de l'Empire. L'appréhension de cette fin de l'humanité entière est suffisamment difficile pour que Dante insiste sur son caractère « occulte ». De même que Virgile avait rappelé, dès les premiers vers de l'Énéide, que fonder Rome, c'était d'abord cacher les dieux des Troyens dans le Latium, lieu de l'ensevelissement antique de Saturne et du règne de l'Âge d'or⁵, Dante insiste, dès le début de la Monarchia, sur la ténacité où il va chercher l'Empire, au fond d'un gouffre qui n'est autre que celui de l'entropie universelle⁶ :

« Cumque, inter alias veritates occultas et utiles, temporalis Monarchie notitia utilissima sit et maxime latens, et, propter non se habere immediate ad lucrum, ab omnibus intemptata, in proposito est hanc de suis enucleare latibulis [...]. »⁷

La raison a beau être lumière, elle ne brille pas d'un éclat profane, et suppose une alliance singulière avec les forces de la nuit. Mais l'Empire ressurgit neuf aux regards pourvu que les fins de l'humanité soient considérées avec un esprit libre et favorable aux hommes. Car la voie ne consiste pas, en la circonstance, à prendre pour principe la Faute originelle, mais la nécessité que l'humanité réalise sa fin, qui est celle d'une actualisation complète de son pouvoir intellectuel.

Sans entrer dans des détails techniques, il faut rappeler ici que pour les aristotéliens, dont Dante emprunte ici le vocabulaire, être, c'est être en acte, c'est-à-dire se réaliser. Ainsi l'âme avant de connaître n'est-elle qu'en puissance. Son intellect est dit alors « possible », au sens où il est ouvert à toutes sortes d'objets. Quand il rencontre un objet de connaissance, et qu'il est illuminé par l'intellect premier ou intellect « agent », d'intellect possible l'âme devient intellect en acte ou intellect acquis. C'est au sein de ces débats, qui furent particulièrement marqués par le courant averroïste avant que Thomas d'Aquin ne tente de le réfuter définitivement, que Dante place sa recherche et inscrit l'originalité de sa position.

A ses yeux en effet, il faut distinguer la capacité qu'a un homme seul de réaliser tout son intellection possible, et celle qu'une société, une civilisation, ou même l'humanité entière peut manifester. On appellera empire la condition communautaire qui, distincte des efforts de chaque homme en particulier, permet à l'intellect possible de s'actualiser autant qu'il le peut dans l'histoire :

« Patet igitur quod ultimum de potentia ipsius humanitatis est potentia sive virtus intellectiva. Et quia potentia ista per unum hominum seu per aliquam particularium comunitatum superius distinctarum tota simul in actum reduci non potest, necesse est multitudinem esse in humano genere, per quam quidem tota potentia hec actuetur. »⁸

Rechercher dans le genre humain cette multitude qui dépasse toute particularité, cette multitude qui n'est pas pluralité, mais totalité, telle est l'œuvre suprême d'un penseur impérial. Si on pose en effet que la quantité d'actualisation de l'intellect possible doit demeurer constante, on ne peut compter sur les variations des communautés humaines dans l'histoire pour la garantir. Il faut donc demander à une entité idéale de garantir le niveau constant d'intelligence dans le monde. Sans cette référence absolue, et pourtant de part en part inscrite dans le temps, on risquerait de voir ce que, par définition, l'aristotélisme exclut : de pures puissances se mouvant par le monde sans actualisation, simples fantômes de leur être, virtualités définitivement abstraites. Dans la nature rien de tel n'apparaît car le mouvement du ciel apporte une puissance de réalisation égale sur toutes les parties de la terre. L'Empereur et sa cour constitueront donc le premier moteur de la réalisation spirituelle de tous les peuples et de toutes les communautés particulières.

L'originalité de Dante consiste ici à passer de la multitude des individus cherchant leur bien spirituel personnel à l'humanité entière réalisant sa propre opération spirituelle. Dante s'arrache en effet à tout individualisme pour considérer le problème de l'esprit comme une tâche portée par la totalité de l'humanité⁹.

Si nous étions des anges, ajoute-t-il, notre être serait stable et ne connaîtrait pas ces variations qui affectent l'humain parce qu'il n'est pas qu'intelligence : « L'intellect des anges n'est pas possible comme celui des hommes »¹⁰. Même si l'opération intellectuelle des hommes est presque divine¹¹, nous avons une ouverture au temps qui doit être prise en considération et c'est l'Empire qui représente alors les intérêts temporels de l'humanité dans son rapport à sa fin ultime. En fondant la nécessité de l'Empire à ce niveau de constance de l'esprit dans le monde, Dante ne cherche pas à fuir la condition humaine, il la prend au contraire en charge dans toute son ampleur. De quoi en effet l'intellect humain manque dans sa réalisation individuelle? De paix. L'Empire entendu comme forme universelle de la paix sera donc la condition absolue de toute réalisation intellectuelle et son Empereur résumera, dans son unicité, la forme de toutes les autres relations sociales¹².

De même que la langue perdue ne peut être reconstituée que par la substitution d'une langue réglée qui n'est pas soumise à l'arbitraire individuel, de même l'intelligence après la Chute doit être réglée par la forme de la communauté des hommes incarnée par le Monarque universel pour réaliser son œuvre d'actualisation constante. Dante peut alors rassembler, autour de la nécessité purement métaphysique de la paix, tous les arguments traditionnels en faveur du gouvernement d'un seul. Mais au lieu de tourner ces arguments en faveur de la royauté et des rois, il montre que l'Empire et son Monarque ont une autre vocation que de « politiser »¹³ dans les villages, les cités et les royaumes. Ces politiques particulières, qui sont toujours des politiques d'État, ne peuvent se mesurer à la politique de principe menée par l'Empereur, qui ne s'occupe jamais de l'adaptation des lois, mais se contente de valoir comme la règle commune de tout acte de législation¹⁴. Les autres pouvoirs, monarchie, démocratie, oligarchie, tyrannie finissent toujours par tomber entre les mains des « oblique politizantes. »

On remarquera enfin que, dans son unicité, le Monarque universel qui accomplit l'intellect possible de l'humanité entière en lui garantissant la paix, ne contredit pas la thèse initiale selon laquelle un individu seul ne pourrait réaliser à lui seul l'intelligence¹⁵. Car ce n'est pas comme individu que le Monarque règne, mais comme fin universelle dans l'ordre de l'intelligence comme de la volonté. N'est-il pas porteur de l'effort intellectuel de toute l'humanité et n'incarne-t-il pas la volonté satisfaite par une possession totale excluant tout désir d'appropriation particulier? Le Monarque est l'un comme tout, alors que l'individu est toujours l'un comme partie. Toute la dialectique ascendante de la gnose impériale consiste donc à passer de l'impuissance de la partie à l'organicité du tout. Nul doute que Dante n'ait poursuivi l'amoureuse initiation aux côtés de Béatrice que pour montrer à travers quel chemin personnel un individu peut accéder à une telle puissance de récapitulation humaine. Le savoir de Dante est un savoir d'Empereur.